

OEUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

Avec Figures.

~~~~~  
TOME TRENTE-CINQUIÈME.  
~~~~~



A PARIS,
CHEZ GRABIT, LIBRAIRE,
RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, N.° 8.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

~~~~~  
1816.

---

---

---

## CAUSES DE L'ÉLEVATION

DE BALTAGI MEHEMED.

---

BALTAGI Mehemed dut son élévation à des incidents fort étranges. La sultane Validé, mère de Mustapha et d'Ahmed, avoit pour sa *cutégi*, ou sa trésorière, une jeune Circassienne, d'un esprit et d'une beauté extraordinaire. Ahmed, qui avoit la liberté de se promener dans le palais, la vit par hazard, en devint amoureux, et s'étant procuré le secours du bashaga de sa mère, il parvint à s'en faire aimer. La sultane découvrit l'intrigue. Elle fit appeler sa *cutégi*, qu'elle menaça d'un sévère châtiement. Celle-ci, se défendant avec beaucoup de résolution, nia sans rougir qu'elle fût aimée du prince, ou du moins qu'elle en eût la moindre connoissance. Elle ajouta que s'il l'aimoit en effet, ce n'étoit pas sur elle que devoit tomber les reproches, et qu'elle étoit prête d'ailleurs à se priver tout-à-fait de le voir. La sultane, réduite à ne plus savoir ce qu'elle en devoit croire, fit appeler son fils, lui représenta la

bonté de son frère qui lui avoit accordé la liberté, contre l'usage de ses ancêtres, et l'exhorta à ne pas s'attirer sa disgrâce en devenant amoureux avant que d'être arrivé au trône. Elle lui promit que, s'il succédoit un jour à son frère, elle lui donneroit non-seulement la Circassienne, mais un grand nombre d'autres belles filles qu'elle avoit autour d'elle. Ahmed eut l'ingénuité d'avouer sa passion à sa mère, et lui protesta avec la même franchise que rien n'étoit capable de la lui faire vaincre. Elle aimoit ce fils. Son inquiétude la fit penser à marier sa maîtresse, pour le guérir en lui ôtant l'espérance. Elle fit venir son premier médecin, nommé Nub Effendi, et tombant par divers discours sur la reconnaissance qu'elle devoit à ses services, elle lui dit qu'elle étoit déterminée à les récompenser, en faisant épouser la trésorière à son fils. Nub Effendi, d'autant plus sensible à cette faveur, que les cutégis de la sultane ne se donnoient ordinairement qu'à des bachas à trois queues, retourna aussitôt chez lui pour faire tous les préparatifs de la fête. A l'entrée de la nuit on fit sortir secrètement la cutégi du sérail, pour la remettre au médecin avec sa dot. Mais le bashaga de la sultane, qui étoit dévoué au prince Ahmed, ayant quelque soupçon du mystère, courut l'en avertir, et l'assura même que, sans savoir où l'on conduisoit sa maîtresse, il étoit certain qu'on la faisoit sortir du sérail. Ahmed, dans une inquiétude



mortelle, donna ordre à Baltagi Mehemed, son page, d'observer ce qu'elle deviendrait. Il découvrit enfin qu'elle étoit chez le premier médecin de la sultane, et ne pouvant contenir son transport, il écrivit sur-le-champ ce billet à Nub Effendi : « Ap-  
» prends que la jeune fille que tu viens de recevoir  
» dans ta maison m'a gagné le cœur. Garde-toi d'y  
» toucher, et ne permets pas que ceux qui t'appar-  
» tiennent aient rien à démêler avec elle. Si tu fais  
» autrement, tu n'éviteras pas la vengeance qui  
» tombera quelque jour sur toi et sur ta famille ».

Nub Effendi se crut dans le dernier danger. Il ne pouvoit désobéir d'un côté à la sultane, sans s'exposer à une disgrâce certaine; et les menaces du prince n'étoient pas moins effrayantes, quoiqu'elles regardassent un temps plus éloigné. Il étoit né dans l'île de Crète, c'est-à-dire, qu'étant Grec de naissance, il avoit tout l'esprit qui est commun dans cette nation. Voici le tempérament qu'il prit pour ménager tout-à-la-fois la sultane et le prince. Ayant assemblé les convives qu'il avoit fait inviter à la fête, il fit célébrer par l'imam, le *nikiah*, c'est-à-dire la cérémonie du mariage; après quoi, conduisant lui-même les deux époux à la chambre nuptiale, il parla dans ces termes à son fils : « Nous sommes dans un grand  
» péril, quoique personne n'en ait ici le moindre  
» soupçon. Schra Effendi est amoureux de l'épouse

» que la sultane vous a donnée, et vous pouvez  
» connoître la violence de sa passion par cette  
» lettre. Si vous souhaitez du bien à votre père et  
» à votre famille, il faut vous abstenir de ce fruit  
» défendu, et vous priver d'un mets qui est réservé  
» pour la table du prince. Imaginez-vous que c'est  
» une sœur, et non une femme qu'on vous accorde.  
» Donnez-lui en particulier les embrassements  
» qu'on donne à une sœur; nommez-la votre épouse  
» aux yeux du public, mais ne vous attribuez  
» jamais d'autres droits sur elle. Si votre passion  
» étoit capable de balancer, songez que vous allez  
» attirer des malheurs certains sur votre famille, et  
» ma malédiction sur vous-même ».

Le fils promit d'obéir, et la jeune épouse y donnant aussitôt son consentement, elle fut laissée seule, tandis que son mari alla passer la nuit dans une autre chambre. Cette scène se passa si secrètement que les domestiques mêmes n'en eurent aucune défiance, et bien moins Ahmed, qui ne pouvoit l'apprendre de personne. Quelques jours après, la faveur de la sultane procura au fils du médecin la charge de *mollah* de Smyrne. Les premières dames de Constantinople en vinrent faire leur compliment à son épouse. Ahmed ne put l'ignorer. Il ne lui resta pas le moindre doute que sa maîtresse ne fût entre les bras d'un autre; et le chagrin qu'il en eut



le fit tomber dans une mélancolie profonde. Il cherchoit les moyens de s'en venger, lorsque dans une sédition qui s'éleva à Constantinople, il fut placé sur le trône à la place du sultan Mustapha son frère. Son premier soin fut de faire amener Nub Effendi, et d'ordonner sur-le-champ qu'on lui donnât la mort. Cependant il consentit, sur ses instances, à l'écouter un moment, et sa surprise fut extrême, en apprenant à quoi il s'étoit déterminé pour lui plaire. Le médecin lui garantit qu'elle étoit aussi entière qu'elle avoit la réputation de l'être en sortant du sérail, et lui offrit sa tête, s'il apercevoit qu'il l'eût trompé. Elle fut examinée par les plus habiles eunuques. Le sultan se livra à des transports de joie sur leurs témoignages. Il combla Nub Effendi de biens et d'honneurs; mais n'osant suivre tout-d'un-coup son inclination, il lui ordonna de garder sa maîtresse avec le même soin jusqu'à nouvel ordre. Il redoutoit sa mère, qui le pressa effectivement de ne pas commencer son règne par l'infraction d'une loi des plus sacrées du sérail. Une fille n'y rentre point quand elle en est une fois sortie. La sultane lui représenta qu'il avoit encore tout à craindre des partisans de son frère, et lui fit promettre enfin de ne pas faire éclater sa passion; mais n'en étant pas moins enflammé, il convint avec Baltagi Mehemed, son page, qu'il avoit déjà créé son grand-écuyer, de la

lui faire épouser. Il la vit ainsi fort librement chez son mari, et perdant peu-à-peu le respect qu'il avoit eu pour les usages, il la faisoit venir souvent au sérail avec beaucoup de magnificence et d'éclat. Cette femme fit toute la fortune de Baltagi Mehemed ; car peu après elle pria le sultan de lui accorder les honneurs des trois queues, et de lui donner quelque emploi qui ne l'éloignât point de Constantinople, parce qu'il convenoit peu à la maîtresse d'un si grand empereur d'être la femme d'un *émirabar*. Le sultan lui répondit : « Vous ne cherchez que vos intérêts, » sans penser aux miens. Cependant je veux vous » traiter en juge équitable, et partager en deux le » différend. Je donnerai à votre mari un emploi » qui le retiendra six mois hors de Constantinople, » et qui lui permettra d'y être chaque année six » mois ».

Il le fit aussitôt *capudan bacha*, ou grand-amiral ; et quelque temps après, par considération pour les mêmes prières, il l'éleva à la dignité de grand-visir. Quelque mécontentement de ses services l'obligea enfin de le déposer ; mais il le traita avec tant de douceur, qu'après l'avoir fait successivement bacha d'Erzerum et d'Alep, il le rétablit à-la-fin dans sa dignité. Cependant n'en ayant pas été plus satisfait après cette nouvelle faveur, et l'ayant même soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'empire



dans l'expédition contre les Russes, il le fit arrêter à son retour par l'aga des janissaires, et tout le châ-  
timent qu'il lui imposa fut un exil à Lemnos, d'où  
il fut transféré à Rhodes. Il mourut dans cette der-  
nière île, sans qu'il ait été bien éclairci si ce fut de  
mort naturelle.

## HISTOIRE

### DU GRAND-VISIR CALAILY AHMET.

**CALAILY AHMET**, *pacha*, étoit né à Césarée en  
Cappadoce, de parents arméniens et chrétiens. Mais  
ayant été amené jeune à Constantinople, où il ab-  
jura le christianisme, il fut admis dans l'ordre des  
*baltagis*. Il cacha si habilement ses vicieuses incli-  
nations sous des apparences de vertu, qu'il fut créé  
*baltagilar kichaisi*, et de cet office il fut renvoyé  
avec deux queues au *pachalic de Zita*, qui est le  
dernier que les Turcs aient sur la mer Rouge. Ensuite  
il obtint successivement les dignités de *capudam*  
*pacha*, celle de *caïmacan*, et d'autres pachalics.



Quoique sa conduite dans tous ces emplois eût paru folle et ridicule à toutes les personnes sensées, son zèle affecté contre les chrétiens, et quelque apparence d'amour pour la justice, lui acquirent parmi la populace ignorante et superstitieuse la réputation d'un véritable *musulman*. Pour rendre les chrétiens odieux, il ordonna, pendant qu'il étoit caïmacan, que leurs habits fussent de gros drap noir; que dans le bain ils ne porteroient point de souliers de bois, ce qui est généralement en usage pour se garantir les pieds de la chaleur du marbre, et qu'ils auroient des sonnettes attachées aux bras, afin qu'on les pût distinguer dans les rues et dans les autres lieux publics. Mais les jamis, dont le principal revenu est sur les bains, le voyant bientôt diminuer, parce que cette honteuse distinction en éloigna bientôt tous les chrétiens, portèrent leurs plaintes au sultan, qui révoqua lui-même une loi si dure, et fit passer le caïmacan à un autre emploi. Cependant le peuple n'en ayant conçu de lui qu'une plus haute estime, il arriva un jour que le sultan, qui étoit à se promener déguisé, sur une place publique, entendant les plaintes de quelques personnes du peuple, qui gémissaient sur la corruption des usages et des mœurs, et qui prétendoient qu'il ne falloit point espérer de réformation, si Calaily Ahmet n'étoit fait visir; le sultan, sans le connoître personnellement,

jugea qu'un homme si désiré devoit avoir un mérite distingué, et craignant que la sédition qu'il avoit éteinte heureusement depuis quelque mois, ne se rallumât à cette occasion, prit le parti de satisfaire le peuple, en mettant Calaily Ahmet à la place de Hassan. Calaily étoit alors pacha de Crète. A-peine se vit-il au sommet de la fortune, qu'il lâcha la bride à tous ses vices. Le premier jour de son visiriat, étant entré en son palais avec le sceau du visir, et voyant que tout le monde attendoit ses premiers ordres, pour en tirer, suivant la superstition des Turcs, un augure pour le cours de son administration, il envoya chercher un tailleur. L'ordre qu'il lui donna fut de lui faire une veste, que les Turcs appellent *enteri*, de drap d'or; ce qui est non-seulement contraire à l'usage du pays, mais condamné même par l'alcoran. L'ayant reçue dès l'après-midi du même jour, il la mit sur-le-champ, et rendant visite à ses concubines, il s'admira beaucoup dans ce nouvel habit. Ses femmes n'ayant pas manqué d'augmenter son admiration par leurs flatteries, il prit la résolution de paroître avec cette parure au divan et devant le grand-seigneur même. Il ne se borna point là. Ayant joint divers ornemens extraordinaires à son turban, et s'étant enfin revêtu comme un bouffon, il fit venir le chausbochi, à qui il demanda si tout étoit prêt pour la procession.



Cet officier, frappé de sa figure, lui répondit que tout étoit prêt au-dehors, mais qu'il manquoit bien des choses au-dedans. Pressé de s'expliquer avec plus de clarté, il lui dit que dans l'état où il étoit, il couroit risque non-seulement de se faire disgracier le jour qu'il entroit en faveur, mais de jeter un étrange ridicule sur toute la nation; et que pour lui et ses compagnons, ils lui déclaroient qu'ils ne l'accompagneroient point chez le grand-seigneur, s'il ne commençoit par réformer ce comique équipage. Calaily, après s'être fort emporté, conçut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de suivre un si sage conseil.

La semaine d'après il invita le sultan à la fête que lui donnent ordinairement les nouveaux visirs. Ce prince passant, selon la coutume, entre deux haies d'officiers rangés pour lui faire honneur, observa un homme borgne, qui étoit à côté d'un testerdar, avec un air fort hautain. Il demanda au visir qui il étoit. Quoi! lui dit celui-ci, votre hauteesse ne connoît pas cet homme-là? Je ne puis connoître, répondit le sultan, tous les sujets de mon empire. Oh! reprit le visir, vous deviez connoître celui-ci, qui n'est pas un homme du commun, et qui a un bon chiftiliz (c'est-à-dire un emétairie) près de Constantinople, qui lui fournit tant d'oies et de poules, qu'outre sa provision de bouche, il en vend chaque

année pour une somme considérable. A l'égard de son office, il est *bash bakilulu* du *tefterdar* (emploi des plus médiocres). Le sultan ne lui fit pas la moindre réplique; mais aussitôt qu'il le vit un peu écarté, il se tourna vers le *kislar agasi*: Avez-vous entendu, lui dit-il, ce que ce monstre vient de me raconter de mon *bash bakilulu*? Pour moi, je vous assure que j'ai découvert sa folie trois jours après l'avoir fait visir. Mais, afin que ceux qui l'ont tant désiré puissent aussi la découvrir, je veux lui laisser sa dignité pendant quelques mois, d'autant plus que les affaires de l'empire sont actuellement assez tranquilles pour ne pas craindre que son imprudence fasse tort à l'Etat.

Sa haine contre les chrétiens éclata aussitôt par le renouvellement des loix qu'il avoit portées contre eux, lorsqu'il étoit *caïmacan*. Il ne se trouva plus personne qui osât s'en plaindre, et chaque jour offrit de nouveaux exemples de rigueur et de cruauté contre le christianisme. Le détail en seroit long; mais ce zèle même, qui continuoit de le rendre agréable au peuple, fut mêlé de tant de folies, que s'étant acquis dans le public le surnom d'insensé, il parut au sultan qu'il étoit temps de le déposer. Cependant, comme ses fautes venoient moins de malice que d'un manque de génie, il en fut quitte pour être banni à *Istankoi*, qui est l'ancienne Coos,



patrie d'Hypocrate, où on lui accorda par jour trois cents aspres pour sa subsistance. Il y mourut de chagrin.

---

## HISTOIRE DE CHORLULY ALI,

BACHA.

CHORLULY ALI, *bacha*, étoit né à Chorlo, ville de Thrace, d'où il avoit tiré son nom. Ses parents, qui étoient dans la misère, lui avoient fait prendre la profession de barbier. Cara Bairam Oglı, *capugı bachi*, se rendant à Andrinople, où Mahomet IV faisoit alors sa résidence, logea en chemin dans la maison de son père, et s'étant senti porté, par sa bonne mine, à lui proposer de le suivre, il l'emmena malgré son père. Il le mit dans une école où ses progrès furent si singuliers, que Cara Bairam se priva généreusement des services qu'il en auroit pu tirer dans sa maison, pour le rendre utile au public, en le produisant à la cour. Il eut le crédit de le faire passer par quantité d'offices, jusqu'à